

DOLEN
PERKINS-VALDEZ

PRENDS
MA
MAIN

ROMAN



« INOUBLIABLE »

Celeste Ng

SEUIL

PRENDS MA MAIN

DOLEN PERKINS-VALDEZ

PRENDS MA MAIN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle Aronson

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Take My Hand*
Éditeur original :
© Dolen Perkins-Valdez, 2022
International Rights Management : Susanna Lea Associates

ISBN 978-2-02-150192-6

© Éditions du Seuil, 2023, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Elena et Emilia

« Ben, n'oublie pas de jouer *Take My Hand, Precious Lord* au service, ce soir. Joue-le vraiment bien. »

Dernières paroles de Martin Luther King Jr,
le 4 avril 1968

PARTIE I

UN

Memphis
2016

Il ne se passe pas un an sans que je pense à elles. India. Erica. Leurs prénoms sont cousus dans chaque blouse blanche que je porte. Je raconte cette histoire afin d'inscrire leurs prénoms dans tes vêtements aussi. Pour ne pas oublier. La médecine m'a appris, véritablement appris je veux dire, à accepter les choses que je ne peux pas changer. C'est une prière de la sérénité difficile à avaler. Je n'essaie pas de changer le passé. Je raconte cette histoire pour que les fantômes reposent en paix.

Tu peins avec ferveur comme maman. Et pourtant tu as la détermination de papa. Tes qualités défient sans aucun doute toute notion de patrimoine génétique. Je t'observe en cet instant : ton diplôme en poche, tu es rentrée à la maison et tu es dans ce moment de flottement, comme tous les jeunes gens de ton âge, entre trouver ta voie ou glisser lentement sur la pente de l'incertitude. Tu es assise sur la véranda et tu cajoles le chien, un pitbull gris qui a bien failli être euthanasié une

fois parce qu'il avait cherché à mordre un homme au visage. Depuis six ans que nous l'avons, il a toujours été plus nerveux que féroce, comme s'il savait au fond de lui qu'un seul regard de travers pourrait sceller son sort. J'ai fini par comprendre aujourd'hui que ce type de certitude, aussi tragique soit-elle, est un don.

Tandis que tu cherches le bon endroit à gratter, le chien grogne de plaisir. J'aimerais qu'on me gratte ainsi. Je suis fourbue de fatigue. J'aurai soixante-sept ans cette année, mais l'heure a sonné. Je suis prête à travailler dans mon jardin, à sentir la terre humide entre mes doigts, à m'asseoir avec mes souvenirs telle une de ces pies aux ailes qui ne fonctionnent plus comme autrefois. Ces temps-ci, je me réveille et je n'ai qu'une envie : me retourner et me rendormir encore un peu. Oui, l'heure a sonné.

Il y a deux semaines, j'ai appris qu'India était très malade. Je ne sais pas exactement ce qu'elle a mais j'y vois un signe : il est temps d'aller dans le Sud. Ce n'est pas ce que tu crois, même si ça en a l'air. Non, je ne vais pas la sauver. Non, je ne nourris pas l'idée illusoire qu'elle sera la première et la dernière patiente de ma carrière. J'ai prié à ce sujet. S'il te plaît, Seigneur, montre-moi ce que j'ai dans le cœur.

Je t'appelle, et tu te retournes pour regarder à travers la moustiquaire de la cuisine. Tu as l'habitude que je sois sur ton dos, même si année après année tu as moins besoin de moi, ce que je regrette. Bientôt je serai seule à la maison avec le chien : une vieille femme marmonnant et radotant comme le font ceux qui ont des animaux de compagnie quand il n'y a personne pour les entendre.

Mais avant que nous n'entamions toutes deux ce nouveau chapitre, il faut que je te parle. Nous avons toujours été honnêtes l'une envers l'autre, toi et moi. Dès que tu as été assez

grande pour t'interroger, je t'ai raconté tout ce que je savais sur tes parents biologiques. Je t'ai raconté comment tu es entrée dans ma vie, quel cadeau tu as été pour notre famille.

Je t'ai parlé de l'histoire de tes parents mais pas de ton héritage. Je ne t'ai pas précisé comment tu en es venue à exister. Comment tu es issue d'une longue succession d'événements défiant la biologie. Ce que je veux dire, c'est que ton histoire est liée à ces deux sœurs. La raison pour laquelle je t'ai accueillie dans ma vie, pour laquelle j'ai décidé de ne pas me marier, de ne pas faire d'enfant est complexe. Je me suis efforcée de ne pas te transmettre ce fardeau, mais je commence à croire qu'en te cachant la vérité, en te laissant arpenter cette terre sans véritablement comprendre pleinement cette histoire, je ne t'ai pas rendu service.

Je mets la main dans la poche de ma robe et en sors le papier. Sans l'ouvrir, je sais ce qu'il y est écrit parce que j'ai mémorisé l'adresse, consulté l'itinéraire sur mon portable. Je sais quelle route je vais prendre. Le plein est fait et j'ai prévu un pique-nique dans un sac à dos. Les quelques tenues à peu près correctes qui me restent sont soigneusement pliées dans une valise qui attend derrière la porte. La seule chose que je n'ai pas faite, c'est te dire où je vais et pourquoi. Tu connais un peu l'histoire des sœurs, tu as entendu parler de l'affaire qui a secoué le pays, mais tu ne sais pas tout. Et il est temps que je te raconte.

– Anne ?

Je t'appelle encore. Cette fois, je te fais signe de rentrer.

DEUX

Montgomery
1973

Nous étions huit. Quand je me remémore l'époque où je travaillais à la clinique, je ne peux m'empêcher de buter sur ce chiffre. Qu'est-ce que ça aurait pu changer ? Qu'aurait-il pu se passer ? Aucune de nous ne le saura jamais. Je me poserai encore la question quand je serai sur le bord de ma tombe, j'imagine. Mais à l'époque, tout ce que nous savions, c'était que nous avions une mission à accomplir. Soulager le poids de la misère. La piétiner à pieds joints. Juguler la douleur avant qu'elle n'explose. Ce que nous ignorions, c'est que tout le monde y laisserait des plumes.

En mars 1973, neuf mois après avoir obtenu mon diplôme, j'ai été recrutée pour travailler à la clinique du Planning familial de Montgomery. Mon premier emploi. Le jour où j'ai commencé, il y avait deux autres nouvelles infirmières comme moi, Val et Alicia. Tels des soldats répondant à l'appel, nous étions toutes les trois tirées à quatre épingles. Cheveux soigneusement attachés. Blouses immaculées.

Chaussures cirées. Coiffes impeccables. Il n’y avait rien à dire, ma chérie.

Notre responsable était une grande femme qui s’appelait Linda Seager. Elle avait un troisième œil, je te jure. Rien ne lui échappait. Malgré son air revêche, je ne pouvais m’empêcher, au fond de moi, de l’admirer. Après tout, elle était blanche et travaillait dans une clinique publique au service des femmes noires pauvres. Elle essayait de bien faire. Et ce genre de travail exige un certain dévouement.

– Félicitations. Maintenant vous êtes officiellement des employées de la clinique du Planning familial de Montgomery.

Et notre formation s’est arrêtée là. Une semaine. Un manuel d’une cinquantaine de pages, dont la moitié était consacrée au nettoyage des chambres et des toilettes, et à l’organisation de la réserve. Nous avons passé trois jours rien que sur cette partie. Assez longtemps pour se demander si nous avons été embauchées comme femmes de ménage ou infirmières. Le quatrième jour, nous avons finalement abordé la question des dossiers médicaux à tenir et du protocole à respecter. En remarquant notre air abattu dans la salle de repos, les infirmières déjà en poste avaient promis de nous aider les premières semaines. Nous étions toutes dans le même bateau après tout.

Avant de nous libérer, Mme Seager a pointé un doigt dans ma direction :

– Civil ?

– Oui, madame Seager ?

En désignant mes ongles, elle a fait la moue, avant de s’éclipser dans son bureau. J’ai regardé mes doigts. Il fallait que je me coupe les ongles. J’ai fourré les mains dans mes poches.

Toutes les trois, les nouvelles recrues, nous nous sommes engouffrées dans la salle de repos pour prendre nos sacs à

main sur l'étagère. L'une de mes collègues m'a donné un petit coup de coude. Plus tôt dans la semaine, elle m'avait dit comment elle s'appelait : Alicia Downs. Elle avait à peu près mon âge, et elle était née et avait grandi dans une bourgade près de Huntsville, dans le nord de l'État. J'avais connu des filles comme elle quand j'étais étudiante à Tuskegee, des filles de la campagne au visage joufflu et aux grands yeux innocents, une apparence qui tranchait avec mon allure plus citadine.

– Ça m'étonnerait que ce soit des vrais, a-t-elle affirmé.

– De quoi ?

Elle a désigné sa propre tête.

– Ses cheveux. Enfin l'espèce de casque rouge qu'elle a sur la tête. Ils n'ont pas bougé d'un millimètre en cinq jours.

– On dirait un engin spatial, ai-je soufflé.

Alicia a plaqué une main sur sa bouche et j'ai surpris une étincelle dans son regard. Depuis une semaine, elle jouait un rôle devant Mme Seager. Alicia venait peut-être de la campagne mais elle était tout sauf timide.

– Je te parie que si on plante un doigt dedans, il devient difforme, a-t-elle dit.

L'autre infirmière nous a lancé un coup d'œil, et j'ai repris un air sérieux. Val Brinson avait au moins dix ans de plus qu'Alicia et moi.

– Tu es folle, Alicia Downs, lui ai-je lancé en sortant. Si ça se trouve, elle t'a entendue.

– Tu as regardé ton dossier ?

J'ai sorti l'enveloppe jaune de mon sac. On m'avait attribué une visite à domicile : deux jeunes sœurs. D'emblée, rien ne m'a paru anormal sinon l'âge d'une des deux filles : pour-quoi diable une gamine de onze ans aurait-elle besoin d'un contraceptif ? Selon leur dossier, les deux petites avaient eu

leur première injection trois mois plus tôt et devaient recevoir la deuxième.

– Tu as eu un cas intéressant ? m’a demandé Alicia.

J’ai eu envie de lui répondre que c’était une question idiote. Nous n’étions pas là pour repérer des talents. Alicia avait appris son métier d’infirmière au Good Samaritan Hospital à Selma. C’était une belle fille, d’une beauté simple et naturelle ; qui avait toujours l’air sur le point de sourire. À un moment, Mme Seager lui avait demandé : *Qu’est-ce qu’il y a de si drôle, mademoiselle Downs ?* et Alicia avait répondu : *Rien, madame. J’ai envie d’éternuer, c’est tout.* Après quoi elle avait pris un air impassible et Mme Seager l’avait fusillée du regard avant de revenir aux consignes en matière de nettoyage de toilettes dans un établissement médical.

– Pas vraiment.

Je ne savais dans quelle mesure nous pouvions parler des cas que nous avions en charge. Mme Seager n’avait pas beaucoup évoqué le respect de la vie privée.

– Deux gamines sous injection contraceptive.

– Moi, j’ai une femme avec six enfants.

– Six ?

– Tu as bien entendu.

– Bah, tu ferais bien de te dépêcher d’y aller avant qu’il y en ait un septième.

– Tu m’étonnes. Allez, à bientôt.

Alicia m’a saluée d’un signe de la main et je l’ai imitée.

Je vais être honnête avec toi : à une époque j’étais arrogante. Je ne vais pas mentir là-dessus. Mon père m’a élevée dans l’idée qu’il fallait être fier de soi-même. Nous habitons Centennial Hill, juste à côté d’Alabama State University, et toute ma vie j’ai été entourée de gens éduqués. Notre arrogance était un bouclier contre le mépris qui empêche ne serait-ce que

de concevoir qu'une personne noire soit intelligente. Nous parlions de Fanon et Baldwin à table le soir, débattions de Du Bois et Washington, évoquions avec admiration Angela Davis. Lorsqu'une personne noire comme Sammy Davis Jr. apparaissait à la télévision, toute la famille se rassemblait devant l'écran.

Mais quand j'ai rencontré Alicia, elle a ignoré mon air hautain et m'a parlé spontanément. En la regardant s'éloigner, j'ai compris que nous deviendrions vite amies.

Je m'étais garée à plus d'un pâté de maisons de là, dans Holcombe Street, pour cacher ma voiture. Papa m'avait offert pour mon diplôme une Dodge Colt flambant neuve, et je n'avais pas trop envie qu'on la remarque à la clinique. La plupart des infirmières prenaient le bus. Mme Seager m'avait attribué deux patientes qui habitaient en pleine cambrousse parce que j'avais un moyen de locomotion fiable, elle le savait.

– Civil ?

Oh Seigneur, que voulait-elle maintenant ? Je me suis tournée vers Mme Seager.

– Je peux vous parler une minute ?

– Oui, madame.

Elle est repartie dans le bâtiment en laissant la porte à moustiquaire claquer dans son dos. Une bouffée d'air chaud m'a enveloppée. C'était à croire que cette femme crachait du feu quand elle parlait. J'avais eu des professeurs effrayants à Tuskegee, elle n'était donc pas le premier dragon que je rencontrais. Le Pr Boyd nous avait affirmé que si nous avions ne serait-ce que deux minutes de retard, il nous enlèverait des points. Le Pr McKinney avait divisé la classe en deux, d'un côté les femmes, de l'autre, les hommes, et nous avait mis au défi d'oser jeter un coup d'œil du côté opposé. Je savais gérer ce genre de méchanceté. Ce qui me gênait avec Mme Seager,

c'était que j'avais toujours l'impression d'être sur le point de faire une bourde.

À l'intérieur, le comptoir d'accueil était vide. J'ai réajusté ma coiffe et lissé le devant de ma robe avant de frapper. Elle avait non seulement pris la peine de regagner son bureau mais elle avait en plus fermé la porte derrière elle.

– Entrez, a-t-elle lancé.

La clinique avait été autrefois une simple maison avec trois chambres. Mme Seager avait installé son bureau dans la plus petite. Les deux autres servaient de salles de consultation. L'ancienne cuisine était désormais une salle de repos pour le personnel, et le salon et la salle à manger une réception et une salle d'attente. À l'arrière de l'édifice, on entendait le vrombissement de la circulation sur la nouvelle autoroute.

Dans le bureau de Mme Seager, des étagères de livres s'alignaient d'un côté, et de l'autre des classeurs à tiroirs. Sur le mur derrière sa table de travail étaient suspendus au moins une douzaine de prix d'excellence pour son exemplarité au service d'autrui. Armée du Salut. Junior League. Tout était méticuleusement rangé. Sur la table trônait un pot à crayons, pointes soigneusement taillées vers le haut. Mme Seager tenait un dossier.

– Asseyez-vous.

– Oui, madame Seager.

J'ai obtempéré. La fenêtre était ouverte et un moineau gazouillait à tout-va.

– Si je comprends bien, votre père est médecin en ville, n'est-ce pas ?

Je me suis rendu compte que ce qu'elle avait entre ses mains était mon dossier de candidature. J'ai ouvert la bouche pour parler mais j'ai été prise d'une quinte de toux.

– Êtes-vous malade ?

– Non, madame.

– Parce que dans notre profession, il faut rester en bonne santé pour aider les autres. Il faut vous reposer et toujours manger correctement.

– Oui, madame.

– Très bien. Donc, votre père est médecin.

Cette fois ce n'était plus une question mais une affirmation.

Et je savais ce qu'elle allait ajouter. Mes professeurs à Tuskegee m'avaient tous tenu le même discours en apprenant que mon père et mon grand-père étaient médecins. *Vos notes sont remarquables. Naturellement, en tant que femme, vous avez d'autres problèmes à considérer. Fonder une famille, par exemple. Vous avez sagement choisi le métier d'infirmière, mademoiselle Townsend.* Je n'avais jamais su quoi leur répondre quand ils me faisaient ce genre de sermon. Ça commençait comme un compliment et finissait toujours par devenir aussi cinglant qu'une insulte. D'ordinaire, je marmonnais quelques mots inintelligibles avant de me demander si je n'étais pas tout simplement trop sensible.

– Oui, madame.

– Nous sommes mandatées par le gouvernement fédéral pour accomplir notre devoir. Nous devons prendre notre mission très au sérieux. Une roue ne peut pas tourner sans ses rayons. Nous sommes les rayons de cette roue.

Alicia avait raison. Les cheveux de mon interlocutrice ne bougeaient pas d'un pouce.

– Ce que je suis en train de vous dire, Civil, c'est que vous êtes une fille intelligente. C'est pour ça que je vous ai engagée. Je mise beaucoup sur vous parce que je crois que vous deviendrez une très bonne infirmière. Je ne veux pas que vous vous fassiez des idées.

Elle venait de me faire un compliment, mais il résonnait bizarrement à mon oreille.

– Des idées sur quoi, madame ?

Elle a fait la moue et, l'espace d'un instant, j'ai eu peur de m'être montrée insolente.

– Sur votre rôle dans tout ça. Vous devez travailler avec vos collègues. Notre mission est d'aider les pauvres gens qui ne peuvent pas s'occuper d'eux-mêmes.

– Oui, madame.

J'ai gardé le silence, pour digérer ce qu'elle venait de me dire. Mon père avait fait en sorte que je m'instruise dans les livres et les manuels mais il s'était aussi attaché à me faire respecter ce qu'il appelait le code qui régissait nos vies dans l'Alabama. C'est-à-dire, savoir quand il fallait se taire. Choisir ses combats. Laisser les autres penser ce qu'ils voulaient parfois parce qu'on ne pouvait rien changer à certains points de vue. La leçon avait été difficile à apprendre, mais je m'y étais suffisamment employée pour obtenir plusieurs des choses que je désirais dans l'existence. Comme ce travail, par exemple. *Cette femme essaie de te faire un compliment, Civil, c'est tout. Montre-lui que tu es capable de l'accepter avec reconnaissance.*

– Oui, madame. Je ne vous décevrai pas, madame Seager. Elle a opiné du chef.

– Et Civil ? N'oubliez pas de vous couper les ongles.

– Oui, madame.

J'avais eu envie de travailler dans le domaine de la santé dès le lycée. Même si mon père voulait que je fasse médecine, je savais que les infirmières occupaient une place importante auprès des patients. La médecine était hiérarchisée, et les infirmières étaient en bas de l'échelle. J'allais participer à l'essor du peuple noir, et ce poste dans ce Planning familial serait le

parfait tremplin pour y parvenir. Mme Seager aurait pu faire autre chose mais elle avait choisi d'aider les jeunes femmes noires. Le fait qu'elle m'adopte signifiait beaucoup pour moi. Notre travail ferait la différence.

C'était ainsi que j'envisageais la chose. Il y avait toutes sortes de façons de venir en aide à autrui. Au sein d'une église par exemple. Aider les autres, c'était se mettre à leur service. Ce travail consistait à se mettre au service des jeunes femmes noires.

Le vent soufflait sur ma coiffe. J'ai accéléré le pas et aussitôt arrivée à ma voiture, j'ai ôté les épingles qui la maintenaient en place et l'ai enlevée. Je te jure, j'étais convaincue à l'époque que je travaillerais dans ce Planning familial aussi longtemps qu'ils me garderaient. J'avais une nouvelle amie. Un nouvel emploi. J'étais diplômée de Tuskegee University. J'étais fin prête.

À peine rentrée à la maison, j'ai demandé à ma mère si nous pouvions échanger nos voitures. J'avais assez attiré l'attention comme ça, et sa Pinto était beaucoup plus vieille que ma Colt. J'étais déterminée à ne pas décevoir Mme Seager. Ce dragon allait me manger des bonbons dans la main avant d'avoir eu le temps de dire ouf.

TROIS

Il faut que je t'avoue quelque chose avant d'aller plus loin. Quelque chose que je n'ai jamais dit à personne, et je prie pour que tu comprennes.

Je me suis fait avorter au printemps 1972.

J'avais vingt-trois ans, j'étais élève infirmière à deux mois du diplôme, sur le point de démarrer ma vie. À l'époque, je voulais travailler dans un hôpital, peut-être en chirurgie. Quand j'ai repéré les premiers signes de grossesse, je n'ai pas voulu y croire. J'étais censée être plus qu'une épouse et une mère. Même si c'était Tyrell Ralsey, le père du bébé, mon meilleur ami d'enfance, je n'étais pas prête, ni lui non plus. Après l'intervention, il a fait le voyage en voiture jusqu'à Tuskegee pour venir voir comment j'allais. On a échangé quelques mots en mangeant un bol de soupe aux choux. Après quoi il est rentré chez lui et on n'en a plus parlé pendant des mois.

Je voulais que les choses soient différentes pour mes patientes. Grâce aux miracles de la contraception, elles

prévoiraient leurs grossesses. Si Ty et moi avions pris nos précautions, nous ne nous serions pas retrouvés dans cette situation. La plupart de nos patientes au Planning avaient déjà appris cette leçon à leurs dépens. Elles avaient déjà eu des bébés ou fait des fausses couches. Et oui, dans certains cas, subi un avortement. Elles se présentaient d'ordinaire sans rendez-vous, résignées à parler de leur intimité afin d'obtenir l'aide dont elles avaient besoin.

Par ailleurs, il y avait le travail de proximité. Nous rendions visite à certaines patientes chez elles parce qu'il avait été établi que si nous n'allions pas sur le terrain, certaines femmes ne bénéficieraient jamais de notre aide. Au début, chaque nouvelle infirmière se voyait attribuer un dossier de visite à domicile. Le nombre de dossiers en charge pour chacune d'entre nous augmenterait au bout des six premiers mois. Mes deux patientes en l'occurrence habitaient la campagne et ce dossier me faisait peur. Comment étais-je censée parler de sexualité et de contraception dans un salon ? En plus, elles étaient mineures. Les parents me regarderaient-ils faire l'injection à leurs filles ? Rien que l'idée de faire une visite à domicile me faisait froid dans le dos.

Tu sais, j'ai toujours eu foi dans la mission du Planning familial, bien avant d'avoir envie d'y travailler. Le taux de grossesse chez les jeunes femmes célibataires à Montgomery était considérable, je le savais. Plus tôt cette année-là, la Cour suprême des États-Unis avait voté la légalisation de l'avortement dans certaines circonstances, mais l'Alabama n'avait pas encore adopté cette loi. Et même si des avortements se pratiquaient désormais à l'hôpital en toute sécurité, l'intervention restait coûteuse et hors d'atteinte pour la plupart des femmes pauvres. La meilleure solution avait toujours été la prévention. Et si dans mon esprit il n'existait pas d'enfant non-désiré,

j'étais convaincue qu'il y avait des grossesses non-désirées – et j'étais bien placée pour le savoir.

Le lundi matin, je suis partie pour le Planning au volant de la voiture de ma mère alors que j'aurais pu m'y rendre à pied. Ce n'était qu'à trois kilomètres de chez nous, mais papa insistait pour que je prenne la voiture. Il ne voulait pas que je me fasse importuner dans la rue à cause de mon uniforme. C'était peut-être vrai, mais il voulait aussi que je conduise, je crois, parce qu'il en tirait une certaine fierté. Posséder une voiture était une preuve supplémentaire de notre statut social. J'ai baissé la vitre et laissé le vent balayer mon visage.

Je suis arrivée à la clinique tôt ce matin-là, mais je n'étais pas la seule. Mme Seager s'affairait déjà à vérifier le bon fonctionnement des lumières. Quand elle a allumé la salle d'attente, l'ampoule de la lampe a grillé et, comme satisfaite de cette découverte, elle s'est éloignée d'un pas décidé vers le placard à fournitures pour aller en chercher une neuve.

La fille de l'accueil laissait le carnet de rendez-vous ouvert à la page du jour sur le comptoir afin qu'on puisse le consulter en arrivant. D'habitude, il n'y avait pas beaucoup de noms inscrits. Comme je le disais, la plupart des femmes se présentaient sans rendez-vous. Une fois la patiente enregistrée, l'infirmière de l'accueil plaçait son dossier dans le support en plastique à l'extérieur de la salle de consultation. Nous travaillions par roulement. La suivante prenait le dossier et entrait en salle de consultation. Pendant notre formation, j'avais levé la main et posé une question : *les patientes ne se sentiraient-elles pas plus à l'aise si elles avaient affaire à la même infirmière à chaque fois qu'elles venaient ?* Mme Seager s'était contentée de me regarder, l'air contrarié.

Les cas ne paraissaient pas compliqués ce jour-là – principalement des femmes qui venaient pour la contraception.

L'une d'entre elles se plaignait de douleurs urinaires. J'ai prié pour que ce ne soit pas une maladie vénérienne. Elle portait un chemisier en satin et une jupe, une tenue qu'une secrétaire aurait pu porter. Une tenue de femme active dans une ville où beaucoup de Noires portaient des tabliers. L'examen a finalement révélé une infection urinaire.

La clinique ne s'occupait pas du tout des hommes, et pendant notre première semaine Mme Seager avait répété que ce n'était pas notre mission. *Mais la planification familiale ne concernait-elle pas aussi les hommes ?* Après m'être fait rembarquer une seconde fois, je n'avais plus ouvert la bouche pour le restant de la formation.

À la mi-journée, il était temps que j'aille voir mes patientes à domicile, mais je redoutais tellement cet instant que je me suis arrêtée en chemin au cabinet de papa. Initialement, le cabinet se trouvait à quelques pâtés de maisons du Planning. Beaucoup d'entreprises tenues par des Noirs étaient implantées dans Holt Street, mais le projet autoroutier avait chamboulé tout le quartier et papa était parti s'installer sur Mobile Road. Il se plaignait encore de l'aménagement urbain ; pour lui, ça avait nui aux affaires dans Holt Street. Tandis que Montgomery s'étendait de plus en plus, les Noirs se faisaient balader à droite et à gauche, se lamentait-il. Il n'avait pas tort mais sans représentant politique, on ne pouvait pas faire grand-chose à l'époque.

Lorsque je suis arrivée, Glenda était assise à l'accueil ; elle mangeait. C'était une métisse au teint clair avec un sourire qui illuminait son visage. Depuis que je la connaissais, Glenda ne s'était jamais absentée pour maladie. Elle arborait toujours la même coiffure bouffante, les mêmes robes larges. Papa l'appelait « notre bonne vieille Glenda ». Elle faisait

tout : soins infirmiers, accueil, administration. Glenda était si dévouée à mon père que je me sentais coupable, en tant que fille unique, de ne pas travailler dans le cabinet paternel.

– Tu déjeunes tard ?

– On n’a pas arrêté. Ça m’étonnerait que ton père ait eu une minute pour avaler quoi que ce soit. Quand il sortira de là, tu pourras lui donner ce sandwich, s’il te plaît ?

Je me suis emparée du sandwich emballé dans du papier d’aluminium, et en appuyant sur le bouton de commande Glenda m’a ouvert la partie privée du cabinet. Au bout du couloir, la porte du bureau de papa était ouverte. Il y avait des livres partout. Même s’il aimait les sciences, mon père était passionné de littérature. En particulier de poésie. Il avait une étagère entière de recueils de poèmes. Il faisait partie d’une génération où l’on apprenait par cœur des poèmes, et dans mon enfance il me récitait quelques vers le soir avant que je m’endorme. Nous aimions parler de la politique en Alabama et quand on l’interrogeait sur l’état du pays, il n’était pas impossible de l’entendre répondre : « Si c’est ça la paix, cette chose morte et pesante / Mieux vaut les odieux tourments, la douleur cinglante. » La moitié du temps, je ne savais pas de quoi il parlait mais j’ai toujours aimé écouter la musique de la langue dans sa bouche.

« Revenez me voir si ça ne va pas mieux », l’ai-je entendu dire. Il terminait toujours ses consultations de la même manière : en élevant un peu la voix et en y ajoutant quelque chose de définitif. J’avais certainement fait pareil avec mes premières patientes ce matin-là. Après tout, j’étais la fille de mon père.

Je me suis installée dans le canapé. Le mur était tapissé de photographies de moi à des âges différents. Le mur d’une enfant unique. L’un des clichés, que j’avais oublié, a attiré mon

attention. J’y étais allongée sur le dos, sur la table de la salle à manger. Maman m’avait posée là sur une nappe en dentelle et un ami à elle, photographe, avait immortalisé le moment en noir et blanc. Il avait saisi le rayon de soleil qui filtrait par la fenêtre et m’inondait le visage. Je redécouvrais chaque détail de cette photo. Gamine, je l’avais longuement contemplée, en songeant à l’amour que ma mère avait dû éprouver pour moi durant ses tout premiers jours de jeune maman. Mes cheveux étaient cachés sous un petit bonnet et mes yeux fermés.

La porte de la salle de consultation s’est déclenchée automatiquement. En entendant papa traîner ses semelles en cuir sur le lino et demander à Glenda de préparer une ordonnance de 250 milligrammes de quelque chose, j’ai décroché la photo du mur. Et l’ai flanquée sous le canapé. Seul restait un clou solitaire dans le carré décoloré sur la cloison, là où quelques secondes plus tôt était encore suspendu le cliché.

Papa a ouvert la porte.

– Civil, qu’est-ce que tu fais là ? Tu n’es pas censée travailler ?

J’ai à moitié déballé le sandwich et le lui ai tendu. Il s’est assis près de moi dans le petit canapé et a posé un pied sur la table basse. L’odeur salée du salami m’a chatouillé les narines.

– Je vais faire ma première visite à domicile.

– Où ça ?

– En dehors de la ville, sur Old Selma Road.

– Tu as de l’essence dans la voiture ? Fais attention.

– Attention à quoi, papa ? Aux serpents à sonnettes ?

Je savais ce qu’il voulait dire mais le formuler était en quelque sorte déplacé. Papa traitait des patients issus de tous les milieux sociaux ; il s’occupait même de ceux qui ne pouvaient pas payer. Mais il n’avait aucune envie d’aller sur la route, aucune envie de se salir les mains ni de faire face au

manque de confort de certains. C'était précisément ce que je voulais faire ; voilà pourquoi je refusais de travailler dans son cabinet.

– En arrivant là-bas, klaxonne d'abord et attends qu'on vienne te chercher. Ne rentre pas dans la maison.

– Mais, papa, comment veux-tu que je travaille si je ne rentre pas ?

– Occupe-toi de ce que tu as à faire sur le pas de leur porte.

– Mes patientes sont deux sœurs de onze et treize ans.

– Sous contraceptif ?

– J'ai pensé la même chose que toi.

– Elles ont des enfants ?

– Pas que je sache.

– Docteur Townsend ? Glenda a frappé à la porte avant de brièvement passer la tête sans attendre dans l'entrebâillement. Votre prochain patient est là.

Papa aurait pu cracher en l'air en lui affirmant qu'il pleuvait, elle l'aurait cru. En grandissant, j'avais compris très tôt l'adoration dont les médecins font l'objet.

Il a fermé les yeux, comme si ces quelques secondes équivalaient à une sieste. Et les paupières encore closes, il a dit :

– Onze ans et elle a des rapports sexuels ?

– Je suis là pour les aider, papa. Pas pour mettre le nez dans leurs affaires. L'État compte sur nous pour que ces filles ne ruinent pas leur vie.

J'ai évité son regard. Je ne voulais pas qu'il sache que j'avais presque ruiné la mienne. Mes deux parents ignoraient complètement que Ty et moi étions sortis ensemble, et ils savaient encore moins que je m'étais fait avorter.

– Tu ne sais rien de ces gens, Civil.

– *Ces gens* ont des noms.

– Sois sûre de repartir avant le coucher du soleil.

– Tu crois que je risque de me faire tuer ou quoi ? Ce sont des gens comme nous, papa.

Il a ouvert les yeux et a paru un peu plus alerte qu'auparavant.

– Tu devrais dormir plus, lui ai-je fait remarquer.

– Je ne serais pas tout le temps si fatigué si tu avais fait médecine et que tu étais venue travailler avec moi.

– Papa, la santé sexuelle, c'est aussi la santé. En plus, je ne voudrais pas détourner l'attention de ton adoratrice.

J'ai pointé un pouce vers la porte.

– Civil, sois gentille.

– Elle passe plus de temps avec toi que maman.

Il a froissé le papier aluminium et l'a lancé dans la corbeille.

– Je suis fier de toi, Civil. Tu as fait de très bonnes études. Ne te laisse pas dominer par cette attitude suffisante et tout ira bien.

Il a ouvert la porte et ses épaules se sont raidies. Comme si une autre personne prenait possession de son corps. Quand il s'apprêtait à voir des patients, il restait certes lui-même mais en même temps il devenait quelqu'un d'autre. Mon père était petit, tout juste un mètre soixante-dix, mais il était costaud donc il en imposait.

Il a refermé le battant derrière lui, et j'ai soupiré. Il n'avait pas remarqué qu'une photo avait disparu, et heureusement, car je ne pouvais pas expliquer pourquoi je l'avais cachée. Si papa était le roc de la famille, j'étais pour ma part fragile, lâche face à cette blessure dont je n'arrivais à parler avec personne. Le cliché de moi bébé m'avait perturbée, m'avait déchiré les entrailles. Mon bébé m'aurait-il ressemblé ? J'ai glissé la main sous le canapé pour le récupérer et je l'ai fourré dans mon sac.

QUATRE

L'Alabama. Le cœur de ce qu'on appelle aux États-Unis la « Bible Belt », les États du Sud baptistes et conservateurs. Une zone dans laquelle vivaient à une époque près d'un demi-million d'esclaves. Je suis née et j'ai grandi en Alabama et jusqu'au moment où j'ai rencontré les Williams, ma vie à Montgomery se limitait à ma petite communauté du quartier de Centennial Hill. Mama était une Link. Et Papa un Boulé. J'avais quatre ans quand l'église baptiste de Dexter Avenue a embauché un pasteur de vingt-cinq ans qui s'appelait Martin Luther King Jr. Peu après, il a été nommé chef de file du boycott des bus, avant de finalement défiler en tête de la marche pour le droit de vote des Afro-Américains qui a mené les manifestants jusqu'au pied du capitol de Montgomery. Quand papa m'a emmenée voir le Dr King, il a désigné la foule et a dit : *tu vois ces gens ? Il faut que tu te fasses une place parmi eux.*

Je sais, tu as envie de dire qu'il n'y a pas *une* communauté noire, que nous ne sommes pas un seul bloc. Mais à l'époque,

quand nous parlions de communauté, c'était bien réel, c'était quelque chose fondé sur ce que nous vivions tous. Évidemment ça ne veut pas dire que nous n'avions pas nos failles. À commencer par celle qui séparait les Noirs instruits et ceux qui ne l'étaient pas, les Noirs pauvres et ceux qui n'étaient pas si pauvres. En vérité, la seule fois où je me rappelle être allée à la campagne avec mes parents c'était pour un pique-nique organisé par l'église, ou quelque chose comme ça. Jamais nous ne sommes allés chez des gens, jamais nous ne sommes rentrés dans leurs maisons. Ça, c'était une tout autre histoire. Maintenant, quand je dis *campagne*, je parle de la campagne, la vraie. Là où il n'y a pas l'eau courante. Où les toilettes sont à l'extérieur. Où les routes sont en réalité des chemins. Ceux qui habitaient sur Old Selma Road n'étaient pas si loin de chez moi, physiquement parlant, mais ils auraient tout aussi bien pu vivre sur une autre planète.

En arrivant sur place, j'ai d'abord cru que les sœurs Williams vivaient dans la proprette maison de plain-pied en brique devant laquelle étaient garées deux camionnettes. Un épais nuage de poussière a tourbillonné autour de la petite voiture de ma mère, et lorsque j'y ai vu plus clair, j'ai aperçu deux petits Blancs debout sur la véranda. J'ai baissé ma vitre, entièrement, dans l'espoir qu'ils voient mon uniforme.

– Je cherche la famille Williams ?

J'étais certaine d'avoir lu le bon numéro sur la boîte aux lettres.

L'un des garçons a pointé un doigt vers l'arrière de la maison et j'ai compris. J'ai enclenché la marche avant pour contourner les camionnettes et j'ai suivi les traces de pneus. La Pinto a avancé tant bien que mal malgré les ornières ; ça bringuebalait tellement que j'ai eu peur de me cogner la tête. J'ai prié pour ne pas rester bloquée. La dernière chose que j'avais envie de faire,

c'était de retourner à pied vers cette maison pour demander aux garçons d'aller chercher leur père. Heureusement, il n'avait pas plu depuis un moment et le sol était sec.

Les arbres se sont faits plus rares et la pente s'est accentuée. Au sommet de la colline se trouvait une petite maison en bois. Le moteur a toussé mais j'ai appuyé sur l'accélérateur et j'ai fini par arriver là-haut. Le terrain était redevenu plat, et les traces de pneus se perdaient dans les broussailles. Sur ma gauche s'étendait un vaste champ de grandes tiges vertes. Je n'y connaissais rien en agriculture, mais n'importe qui aurait su dire que c'était du blé qui poussait là. Des vaches paissaient près de la grange. Une poule solitaire m'observait tout en avançant dans les herbes hautes. De plus près, la petite maison ressemblait plus à une cabane en bois qu'à autre chose. On l'aurait dite fatiguée, comme si le vent à force de souffler avait fini par la faire pencher et qu'elle n'avait plus l'énergie de se redresser. Un chien noir efflanqué se grattait le dos dans la poussière. En regardant dans le rétroviseur, j'ai remarqué que j'avais les lèvres sèches. J'ai léché le pourtour de ma bouche pour les humidifier et j'ai senti les gerçures sur ma lèvre inférieure me picoter la langue.

Quand je suis sortie de voiture, un nuage de moucherons m'a assailli. L'air sentait le bois brûlé. Quelque chose me disait que les filles ne pouvaient pas être à l'école. Si elles y allaient, ce n'était pas tous les jours en tout cas. Elles devaient m'attendre mais il n'y avait pas le téléphone chez elles et je n'avais pas pu vérifier si elles étaient bien au courant de notre rendez-vous. On leur avait attribué initialement une autre infirmière qui avait quitté son poste un mois plus tôt. J'étais là pour prendre la relève.

Une petite fille en pantalon crasseux et tee-shirt orange a surgi, la main en visière. Je distinguais mal son visage dans l'ombre.

– Bonjour. Je m'appelle Civil Townsend, du Planning familial.

Ça n'avait pas de sens pour nous de venir là en uniforme, mais Mme Seager insistait. Nous étions au mois de mars, il faisait frais et j'avais laissé mon pull dans la voiture. Le vent m'a soufflé sur la nuque.

Je me suis approchée un peu. Quelqu'un avait essayé de natter les cheveux de la fillette mais les racines étaient tellement pleines de poussière que seul le bout des mèches pouvait être tressé. J'ai serré le dossier sous mon bras en m'efforçant de me rappeler ce que j'avais lu.

– Tu t'appelles India, c'est ça ?

Le chien est venu se frotter contre ma jambe, et j'ai pris sur moi pour ne pas le repousser. Il s'est éloigné lentement. J'ai baissé les yeux et bien sûr il avait laissé une traînée marron sur mes collants blancs.

– Elle parle pas.

J'ai sursauté. Je n'avais pas vu l'autre fillette debout derrière la porte à moustiquaire. Je me suis souvenue du contenu du dossier. La plus jeune sœur était muette. J'étais passée rapidement sur ce détail mais il me revenait à présent.

– Ah, oui. Je m'appelle Civil Townsend. Je suis infirmière et je viens pour faire votre piqûre.

– Elle est où l'autre ?

– Je... je ne sais pas, ai-je balbutié.

Le départ de ma collègue m'avait surprise moi aussi. Le travail lui avait peut-être paru trop exigeant. Peut-être avait-elle trouvé un emploi mieux rémunéré. Il y avait plus agréable que venir ici, dans cette ferme. Et pourtant, ce n'était pas comme si les postes de fonctionnaires foisonnaient, comme s'il suffisait d'en demander un pour l'obtenir.

– Est-ce que votre papa est là ?